

de 1870—on eût dit qu'il avait peur de réveiller nos malheurs passés en prononçant leur nom. J'allais prendre congé de lui—quand apercevant sur le bureau, du maréchal une carte de Metz toute grande ouverte, je fis "et Saint-Privat, monsieur le maréchal?—Eh oui! dit-il, comme en se parlant à lui-même, Saint-Privat! Ce fut une rude bataille! Il y avait là toute la garde royale prussienne. En quinze minutes de feu, sept mille hommes prussiens tombèrent devant nous!"

Le maréchal se lève. "C'était encore là la victoire—entrevue comme dans un éclair. Pourquoi toute la France n'a-t-elle pas pu voir combien nos troupes ont été sublimement tenaces? Certes, il faut savoir reconnaître à l'empereur Guillaume un grand cœur de soldat—il a voulu avoir dans son territoire le sol du champ de bataille. M. Thiers m'a dit que l'empereur avait donné des ordres à ses diplomates pour qu'ils cédassent plutôt du terrain vers Belfort—l'empereur voulait avoir chez lui ses soldats de la garde qui dorment à Saint-Privat et à Gravelotte."

"Mais après Saint-Privat... la captivité. Qu'importe! Saint-Privat, c'était beau et grand!—Sept mille braves de la garde royale! Quels magnifiques soldats!... Grands comme ça!" Et le maréchal lève tout droit le bras—en étendant sa main horizontale!

* *

Pendant que parlait ainsi, l'autre jour, ce grand soldat de France—je sentais que ce témoin du passé me faisait espérer en l'avenir de mon pays! Le sang de cette race française n'est pas tari! J'espérais que de nos fatalités elles-mêmes on ferait tôt ou tard des outils de relèvement—que nos débris serviraient de matériaux! Tel, sur les flancs du Vésuve, l'homme rebâtit sa maison avec les laves mêmes du volcan!

Ecrivain, j'avais comme la vision d'Ezéchiel qui, dans les tristesses de Babylone, reconstruisait en rêve le Temple et la Cité...

IGNOTUS.

MAXIMES D'HYGIÈNE PRATIQUE

—Simplifier sa vie est un grand art.

—La médiocrité de la santé a ses compensations comme celle de la fortune.

—Mieux vaut faire soigner sa santé que sa maladie.

—Les santés, comme les ménages, comme les empires, s'en vont par les petites dépenses inutiles et journalières.

—Il faut être de sa santé comme de sa condition.

—Les préjugés sont les moisissures de l'aspirin; on ne les trouve que là où la lumière n'entre pas.

—Il y a plus de rhumes engendrés par l'abus des vêtements que par le froid.

—L'enfant travaille trop tôt, il travaille trop, il travaille mal.

—L'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.

—Tel air, tel sang; tel sang, telle santé.

—Du pain bis trempé dans un air pur fait plus de sang que du filet de bœuf mangé dans une chambre fermée.

—Comme on fait son atmosphère on respire.

—La gymnastique est l'antidote du travail exagéré de l'esprit.

—Les mères confiantes font les médecins dévoués.

—La confiance ne se raisonne pas, répète-t-on complaisamment en parlant du choix d'un médecin. La belle maxime! Et où la raison trouverait-elle une meilleure occasion d'intervenir?

Madame X..., qui s'est fait une réputation d'avarice, arrive vers midi dans un restaurant. Elle avait faim.

—Combien le dîner? demanda-t-elle.

—Trois francs.

—Et le souper?

—Trente sous.

—Servex-moi à souper.

* *

Un de nos amis demandait à M. C... quelques renseignements sur un notaire.

—C'est un brave homme de premier ordre, répondit monsieur C...; on peut avoir confiance en lui. Il est d'une famille où on est notaire de père en fils. Et même on m'a affirmé que c'est chez un de ses ancêtres qu'avait été déposé l'Ancien Testament.

Anecdotes populaires sur Napoléon Ier

(Suite)

A Lyon, la vie de lieutenant commença pour nos voyageurs. Les professeurs n'étaient plus là. Les cafés, les théâtres furent assidûment visités par eux. Napoléon n'était pas riche, son camarade non plus. Encore quelques fredaines, et il aurait fallu quitter Lyon sans avoir acheté les ouvrages indispensables qu'il ne pouvait trouver que dans cette ville. La Providence y pourvut. Dans une de leurs excursions, les deux amis rencontrèrent un M. Barlet, qui avait été secrétaire du comte de Marbeuf, lorsque celui-ci était gouverneur de la Corse. M. Barlet reconnut le jeune Bonaparte qu'il avait vu souvent à Ajaccio. Napoléon lui fit comprendre sa situation embarrassée. Il garnit leur bourse de ce qu'il leur fallait pour se rendre à Valence, et en même temps il remit à Napoléon une lettre de recommandation pour un M. Tardivon, de cette ville. Il y avait urgence à partir sans délai; mais l'avant-goût qu'ils avaient pris de la vie de garnison les fit rester à Lyon encore quelques jours. Enfin, ils se mirent en route un matin, à pied, la tête un peu lourde, et la bourse aussi légère qu'avant la rencontre de M. Barlet.

Le même jour, ils couchèrent à Vienne, en Dauphiné, et le lendemain, exténués de fatigue et mourant de faim, ils arrivèrent à Saint-Valier, à six lieues de Valence; ils avaient fait plus de sept lieues en moins de dix heures, n'ayant pris pour toute nourriture qu'un peu de pain et une tasse de lait. Desmazis était épuisé, car ce n'était que pour plaire à son camarade qu'il avait adopté ce régime de trappiste que Napoléon lui avait conseillé, afin de se ménager quelques ressources. Bien que les voyageurs eussent recommandé à leur hôte de les éveiller le lendemain de très-grand matin, neuf heures sonnaient à l'église du village, qu'ils dormaient encore du sommeil des vieux invalides. Deux heures après, ils étaient à Tournon. Là ils s'informèrent si le collège s'ouvrait quelquefois pour les étrangers. Sur une réponse affirmative, les deux amis s'y présentèrent.

Dans ce magnifique établissement, tenu par les oratoriens, et depuis peu organisé en école militaire, comme nous l'avons dit précédemment, les deux jeunes gens furent bien accueillis des professeurs et des élèves. Parmi ces derniers, Napoléon reconnut plusieurs compatriotes, entre autres un des fils Buttafoco, qui plus tard commanda avec lui, en Corse, un bataillon de garde nationale volontaires; et M. de Gentille, parent de Pozzo di Borgo, qui, trente ans plus tard, devait contribuer à sa ruine et se déclarer son ennemi implacable. Là encore, ils rencontrèrent, enfouie dans le personnel du collège, une de leurs anciennes connaissances de Brienne, Daboval, maître d'escrime, qui avait donné des leçons à Napoléon, ainsi que le maître d'écriture de Brienne, car il avait préféré, lui aussi, les riches oratoriens de Tournon aux pauvres minimes de Champagne.

Dix-neuf ans plus tard, et lorsque Napoléon venait d'être proclamé empereur, un homme d'un âge mûr et d'une mise plus que modeste, arriva à Saint-Cloud, et sollicita du grand maréchal du palais la faveur d'une audience particulière du nouveau souverain. Introduit presque aussitôt dans le cabinet impérial:

—Qui êtes-vous?... que me voulez-vous?... lui demanda Napoléon.

—Sire, lui répondit le solliciteur fort intimidé, je vois bien que Votre Majesté ne me reconnaît pas; c'est moi qui ai eu le bonheur de lui donner des leçons d'écriture pendant le temps qu'elle est restée à l'école militaire de Brienne. Depuis ce temps sire, j'ai eu l'honneur de revoir Votre Majesté à son passage à Tournon, lorsqu'elle se rendait à Valence pour y rejoindre son régiment.

—Ah! oui, oui, je me le rappelle, reprit vivement Napoléon. Le bel élève, ma foi! que vous avez fait là! Je ne vous en fais pas mon compliment.

Puis se prenant à rire de sa vivacité, il congédia le vieillard avec des paroles pleines de bienveillance.

—Allons, allons, c'est bien, dit-il encore; je n'oublierai pas mon maître d'escrime.

En effet, quelques jours après, le vieux professeur recevait, sur la cassette particulière de l'empereur, une pension de six cents francs.

Il était tard lorsque Napoléon et Desmazis quittèrent Tournon; mais, après une marche faite au pas accéléré, ils arrivèrent en vue de Valence. Avant d'entrer en ville, ils songèrent à réparer le désordre que cette course avait causé à leur toilette. Ils tenaient à se présenter convenablement dans une garnison qu'ils devaient peut-être habiter pendant plusieurs années.

Ces dispositions se firent dans une taverne située à droite de la route, aujourd'hui nommée la *Table-Ronde*, et, dans la soirée, ils entrèrent à Valence et s'arrêtèrent dans la première auberge qui s'offrit à leur vue. Ensuite Napoléon se fit indiquer le chemin de l'Hôtel-de-Ville, c'est-à-dire de la commune, et s'y rendit en laissant à son compagnon la garde de leur petit bagage. Mais la nuit avait déjà donné congé aux employés. Napoléon fut sur le point de renoncer à son billet de logement et de renvoyer au lendemain la déclaration de son arrivée. Heureusement, le concierge courut avertir le secrétaire du préfet, qui arriva bientôt. Celui-ci s'excusa de l'avoir fait attendre et lui demanda l'ordre ministériel qui l'envoyait à Valence.

—Nous sommes deux, monsieur, lui répondit Napoléon. Mon camarade, fatigué d'une longue route, a compté sur votre obligeance pour excuser son absence, et m'a chargé de vous présenter ses papiers: les voici. Veuillez bien, je vous prie, les vérifier et me délivrer des billets de logement auxquels ils donnent droit. Demain, sans doute, M. le chevalier Desmazis, mon ami, moins fatigué, aura l'honneur de vous voir et de vous remercier lui-même.

Ces paroles, d'une politesse si simple, étaient alors si extraordinaire dans la bouche d'un si jeune gentilhomme, d'un officier, gens habitués à traiter les bourgeois avec insolence, que le scribe en fut émerveillé. Il ne jeta qu'un coup d'œil sur l'ordre de route de l'officier absent, et ne regarda pas même celui de Napoléon; il s'assit, prit dans un cahier un petit papier en partie imprimé, remplit de blancs, le signa et le remit au postulant qui le lut. Il était ainsi conçu.

Au nom du roi.
Mademoiselle Claudine Bou, propriétaire du "Café du Cercle," est sommée de loger pour une fois deux lieutenants en second au régiment royal d'artillerie de la Fère, et de leur fournir ce que de droit.

Et plus bas :

A mademoiselle Bou, à l'angle de la Grand-Rue du Croissant, à Valence (Dauphiné).

—Ce n'est pas loin d'ici, dit le vieil employé. La maison n'a pas d'enseigne, mais vous la trouverez facilement. Elle est située dans la Grande Rue, tout près de la place des Clercs. Le premier venu se fera un plaisir de vous y conduire, parce qu'à Valence tout le monde est honnête et obligeant. Et puis, ajouta-t-il en relevant sur son front ses besicles vertes, celui-là vous saura gré de lui avoir fourni l'occasion de rendre ce service à un nouvel officier de notre garnison, à un jeune homme aussi poli que vous l'êtes.

—Très-bien, monsieur, je vous remercie, dit Napoléon, pressé de rejoindre Desmazis.

Un quart-d'heure après, le futur empereur et son compagnon se présentaient, au nom du roi, chez leur nouvelle hôtesse, qui les reçut poliment. Le lendemain, Napoléon, avant de commencer son service, voulut s'enquérir du prix et des conditions de sa pension. Mademoiselle Bou lui dit que le règlement y avait pourvu; que tous les lieutenants, sans exception, mangeaient aux *Trois-Figeons*, et que le prix de la nourriture était le même pour tous. Cependant, il crut devoir aller chez Gény, le maître d'hôtel, et s'arrangea avec lui pour prendre à volonté, par jour, tan-

tôt deux repas et tantôt un seul, moyennant vingt-sept livres par mois. Ce prix et ces conditions disent assez la sobriété devenue proverbiale de Napoléon.

Il fallait ensuite s'occuper de la grande affaire des visites ordonnées par les règlements militaires. Le régiment de la Fère était alors commandé par M. le chevalier de Lance, colonel d'artillerie. La première visite était de droit pour lui. En conséquence, à midi, MM. de Bonaparte et Desmazis, en grande tenue, accompagnés du capitaine Gabriel Desmazis, frère aîné de celui-ci, se firent annoncer chez cet officier supérieur. L'accueil du colonel fut froid à l'égard de Desmazis: ce fut à peine s'il jeta les yeux sur quelques lettres de Paris dont le chevalier s'était muni. Napoléon, au contraire, fixa l'attention du vieil officier. Il le questionna sur son pays et sur la dernière révolution qui l'avait arraché à la république de Gènes, et s'étonna de ce que, né dans une contrée montagneuse impraticable à l'artillerie, il eût précisément choisi cet arme.

Napoléon répondit à M. de Lance :

—Mon colonel, depuis que j'ai reçu les bienfaits du roi, je ne suis plus Corse que de naissance.

—Mais pourquoi artilleur plutôt que cavalier, officier d'infanterie ou marin?

—Parce que j'ai senti là (et il posa un doigt sur son front) quelque chose qui me disait que l'artillerie est la seule armée où la médiocrité ne puisse se faire jour; la seule arme dans laquelle il peut y avoir double mérite à dépasser ceux qui déjà marchent bien.

—Oui, cela est vrai; mais la Corse, où jamais un canon monté ne pourra être employé, la Corse, jeune homme, qu'en dites-vous?

—Je n'en dis rien, mon colonel; la Corse n'existe plus pour moi. Et d'ailleurs, si mon pays se séparait du royaume, ou plutôt si les Génois tentaient de s'en emparer, le devoir comme le talent d'un officier d'artillerie ne serait-il pas d'établir des batteries et de faire rouler des canons là où on ne pouvait le faire auparavant?

—Vous avez raison, jeune homme; persistez dans ces sentiments, et d'avance je vous prédis la carrière de gloire et de fortune que doit espérer tout officier brave et instruit, qui a l'honneur de servir dans le corps royal de l'artillerie.

Le colonel, s'étant levé, reconduisit les trois officiers jusqu'à la porte de son cabinet. La seconde visite fut pour M. de Bouchard, maréchal de camp, qui commandait l'école d'artillerie, et logeait à la citadelle. Ces deux visites de rigueur terminées, Napoléon fut d'avis de renvoyer les autres au lendemain. Desmazis n'était pas moins fatigué que lui de ces courses officielles. Les deux lieutenants se séparèrent donc. L'un revint chez mademoiselle Bou, et l'autre rejoignit le logement de son frère, pour y attendre les ordres de leur colonel.

Le lendemain matin, un sous-officier se présenta chez mademoiselle Bou, porteur, pour le lieutenant de Bonaparte, d'un billet de l'état-major. C'était un état nominatif du personnel de la compagnie dans laquelle il était placé pour faire son service. Quelques instants après, un autre sous-officier, un sergent nommé Langevin, le même qui fut tué huit ans plus tard devant Toulon, à l'attaque de la redoute le *Petit-Gibraltar*, vint à son tour au nom de M. d'Urtubie, lieutenant-colonel, lui remettre un avis officiel par lequel cet officier supérieur le prévenait que, placé dans une compagnie comme lieutenant en second, il n'était pas moins tenu, aux termes des règlements, de faire pendant trois mois le service de bas-officier d'artillerie, avant d'être reconnu officiellement dans son grade en présence du régiment assemblée sous les armes. Ce billet, qui existe aux archives du ministère de la guerre, se terminait ainsi :

En conséquence, monsieur, vous aurez à vous conformer aux ordres qui vous seront ultérieurement donnés par vos supérieurs immédiats, à l'effet de monter successivement trois grades comme simple canonnier, trois comme caporal et autant comme sergent. Vous ferez aussi la grande et petite semaine, obligatoire l'une et l'autre pour ces deux derniers grades.

(La suite au prochain numéro.)